

## L'ECOLE MODERNE DES VAIYĀKARAṆA DU MAHĀRĀṢṬRA

Un indice de la vitalité du sanskrit au siècle dernier et encore de nos jours est l'existence d'écoles florissantes où sont cultivées les disciplines qui forment la base de la culture des lettrés traditionnels, grammaire, logique et *mīmāṃsā*. Ces trois disciplines constituent un bagage commun que possède tout lettré, même s'il se spécialise dans une autre branche, la littérature ou une école de *vedānta*, etc. *Vyākaraṇa* et *mīmāṃsā* en particulier forment une herméneutique qui fournit des moyens d'interpréter, le premier le mot, la seconde la phrase, pour l'explication des textes sacrés. Ces disciplines ont été aussi souvent cultivées pour elles-mêmes. Un lettré poursuit souvent l'étude de l'une ou plusieurs d'entre elles, en même temps qu'il cultive sa spécialité, *advaita vedānta*, ou autre. Le choix de l'étude d'une école de *vedānta* plutôt qu'une autre dépend généralement de la secte dans laquelle le lettré est né. Le choix de la grammaire ou de la logique, etc. comme spécialité peut au contraire être un choix plus personnel, l'objet d'une vocation particulière.

Il est évident que cette vocation peut influencer sur la façon dont le lettré traitera le *vedānta*. Il l'abordera en grammairien ou en logicien ou en *mīmāṃsāka*. C'est ainsi que Vedānta Deśika apparaît très influencé par la *mīmāṃsā*, alors que Vyāsa Tīrtha est avant tout un logicien, un brillant utilisateur de la langue du *navyanyāya* pour la défense du dualisme de Madhva. L'influence du *vyākaraṇa* est fondamentale mais plus discrète. Il est présent dans toute la littérature sanskrite comme instrument d'analyse du mot. Les auteurs sanskrits étant en possession de cet instrument avaient une conscience certaine de l'étymologie des mots qu'ils employaient. L'étymologie leur est aussi un instrument d'interprétation. Elle peut être même un chaînon d'un raisonnement. On la voit utilisée à toute époque, même dès le *Veda*. Par exemple une étymologie de *puruṣa* à partir de l'invariant *purā* et d'un dérivé de la racine *as* apparaît dans le *Taittirīyāranyaka* (1.23). Dans la description de la création par Prajāpati, il est dit qu'à l'intérieur des eaux qui sont nées de l'essence du corps de Prajāpati se trouve une tortue. Et un dialogue

entre la tortue et Prajāpati est rapporté. Prajāpati lui dit qu'elle est née de son corps. Elle répond: « Non, *pūrvam evāham ihāsam iti tat puruṣasya puruṣatvam*, avant même j'existais dans ce lieu; telle est la qualité de *puruṣa* du *puruṣa* ». La tortue affirme son antériorité en invoquant sa qualité de *puruṣa*, parce que l'étymologie de ce mot fournit l'idée d'existence antérieure. Ce thème de l'antériorité par rapport à la création se retrouve dans la *Bṛhadāraṇyakopaniṣad* (1.4.1). Ce texte montre l'antériorité du *puruṣa* par l'étymologie suivante: « *ātmaivedam agra āsīt puruṣavidhaḥ... sa yat pūrvo 'smāt sarvasmāt sarvān pāpmana auṣat tasmāt puruṣaḥ*, ce soi existait au début, sous la forme du *puruṣa*... parce que antérieur à tout cela il a brûlé tous les péchés, il est donc *puruṣa* ». Ici le mot *puruṣa* est formé sur *purā* et un dérivé de la racine *uṣ* du verbe *oṣati* « brûler ». La même *upaniṣad* (2.5.18) donne encore une autre étymologie de *puruṣa* à partir du mot *pūr* « citadelle » et d'un dérivé de la racine *ṣī* du verbe *śete*, pour montrer l'omniprésence du soi: « *sa vā ayaṃ puruṣaḥ sarvāsu pūrṣu puriṣayaḥ*, il est en vérité le *puruṣa*, c'est-à-dire résidant dans toutes les citadelles ».

Tout auteur sanskrit avait ainsi et dès une époque très ancienne une conscience certaine de l'étymologie des mots qu'il employait. Cela est évident dans l'étude des écrits de Śaṃkara par exemple. Le commentaire, attribué à Śaṃkara, sur le *Viṣṇusahasranāma* est un ouvrage de *vyākaraṇa* tout à fait remarquable où l'on voit chaque nom de Viṣṇu analysé souvent de plusieurs façons, pour les besoins d'exposition de thèses śaṃkariennes: *advaita*, nature de Dieu, dévotion, etc.

La connaissance du *vyākaraṇa* est donc une clé indispensable de la compréhension des textes sanskrits. Elle est un moyen d'accéder à une partie non négligeable de la conscience de l'auteur. C'est évidemment seule la grammaire pāninéenne ou d'une autre école indienne qui peut jouer ce rôle d'instrument d'accès à la conscience de l'auteur. En ce sens il est indispensable de connaître au moins la grammaire de Pāṇini, qui dans l'histoire a été la plus répandue.

A cela il faut ajouter le fait que le *vyākaraṇa* a donné naissance à l'œuvre de Patañjali, et que le *Mahābhāṣya* est devenu un modèle de l'art de commenter un texte, de l'art de discuter l'interprétation d'un texte. Patañjali en commentant et discutant Pāṇini et Kātyāyana, a assis l'herméneutique sur des raisonnements d'une rigueur tout à fait mathématique. L'admiration qu'ont suscitée ses méthodes, son intelligence, sa perfection logique, lui ont valu d'être une source pour nombre de commentaires, pour des grandes œuvres de *mīmāṃsā*, *vedānta*, etc., pour des productions des plus grands esprits de l'Inde. Elles lui ont valu d'être l'objet lui-même de commentaires. Le *Mahābhāṣya* est un des textes les plus commentés, ce qui est remarquable étant données sa longueur et sa difficulté.

Il n'est donc pas surprenant que dans les écoles traditionnelles d'aujourd'hui le *vyākaraṇa* ait une place privilégiée. C'est le *Mahārāṣṭra* qui a produit la plus brillante école de *vaiyākaraṇa* depuis le siècle

dernier. A l'origine se trouve le nom du plus grand esprit de l'histoire du *vyākaraṇa*, celui de Nāgeśa. L'on ne possède pas de documents sur sa vie. Ce que l'on sait de lui vient de son œuvre ou de souvenirs transmis de génération en génération dans sa descendance intellectuelle. Les faits ainsi transmis étaient évidemment destinés à la gloire du maître et sont donc entachés de merveilleux. Il est cependant toujours intéressant de noter ce que l'on raconte dans les écoles sur les anciens grands maîtres. Si les faits ne sont pas acceptables à la lettre, du moins ils constituent une caractérisation authentique du maître ou de son œuvre.

Nāgeśa était mahratte, brāhmane *deśastha*, originaire de Tāsagāom dans le district de Sātārā. Il se donne lui-même dans ses colophons le nom auxiliaire « Upādhyāya ». On dit aussi qu'il avait celui de « Kāḷe ». On situe ses dates aux environs de 1650 pour sa naissance et 1730 pour sa mort. L'on connaît un manuscrit daté de 1708 pour sa *Mañjūṣā*, un de 1712 pour son commentaire sur la *Rasamañjarī*, etc.<sup>1</sup>. Sa vie s'est passée principalement à Kāśī où il a étudié auprès de Hari Dīkṣita petit-fils de Bhaṭṭoji Dīkṣita. La légende en fait un élève turbulent qui un jour se réforme, se discipline et se voue à l'étude pour le reste de sa vie. Il aurait vécu pauvre et fui la gloire. On sait cependant, il le dit lui-même, qu'il a reçu la protection d'un rājā, Rāmasiṃha de Śṛṅgavera près de Prayāg. Après un séjour auprès de ce prince il serait revenu se fixer à Kāśī qu'il aurait fait vœu de ne plus quitter. En 1714 le roi de Jaipur, Jayasiṃha, l'aurait invité à participer à un *aśvamedha* et il aurait refusé à cause de son vœu<sup>2</sup>.

Son œuvre se place dans les dernières années du dix-septième siècle et les premières du dix-huitième. Elle est volumineuse et couvre les disciplines les plus diverses: un commentaire sur le *Rāmāyaṇa* composé par lui mais placé sous le nom de son protecteur Rāma, des ouvrages de *yoga*, *sāṃkhya*, *tantra*, *dharmaśāstra*, etc. Le principal est sa contribution à l'*alampkāraśāstra* et surtout au *vyākaraṇa*. Cette dernière comprend l'*Uddyota* commentaire sur le *Mahābhāṣya* et le *Pradīpa* de Kaiyaṭa; le *Śabdenduśekhara* commentaire sur la *Siddhāntakaumudī* avec un abrégé; la *Mañjūṣā*, avec un abrégé, traité indépendant sur les catégories du langage et la nature de la parole; le *Paribhāṣenduśekhara* sur la manière d'interpréter, d'utiliser, d'appliquer les formules algébriques que sont les *sūtra* de Pāṇini.

Cette œuvre est importante par le fait qu'elle innove et par sa manière d'innover. Quand Nāgeśa rend hommage à son maître Hari

1. Voir P. K. GODE, *The relative chronology of some works of Nāgoji Bhaṭṭa*, in « Studies in Indian Literary History », vol. III, pp. 212-219.

2. Voir K. V. ABHYANKAR, *Vyākaraṇamahābhāṣya*, vol. VII, Poṇem, 1954, pp. 21-23.

Dīkṣita, il ne dit pas qu'il a beaucoup appris de lui, il dit que son maître lui a donné l'intelligence. De son *Uddyota* il dit en effet :

*Haridīkṣitapādābjasevanāvāptabuddhinā /  
bhaṭṭanāgeṣaviduṣā kṛto'yaṃ saṃgraho mudā //*

Cet résumé a été fait avec joie par le lettré Nāgeśa Bhaṭṭa qui a acquis l'intelligence par le service des lotus des pieds de Hari Dīkṣita ». Il ne suit donc pas toujours les interprétations de Hari Dīkṣita. Il en donne très souvent de nouvelles. De fait Hari Dīkṣita avait écrit un commentaire sur la *Praudhamanoramā*, le *Sabdaratna*. Nāgeśa en a écrit un autre qu'il a présenté comme un abrégé du premier et qu'il a placé sous le nom même de son maître. On trouve fréquemment dans le soi-disant abrégé des positions différentes, voire opposées. Avec ses nombreux ouvrages Nāgeśa apporte une matière neuve très abondante à l'interprétation de la *Kaumudī*, du *Mahābhāṣya*, des *paribhāṣā*, voire de *sūtra*. Il réfute très souvent Kaiyaṭa et ses commentateurs. Il est devenu ainsi le chef d'une « nouvelle école ». Ses disciples appelleront « anciens » Bhaṭṭoji Dīkṣita et ses premiers continuateurs.

Nāgeśa innove par son inventivité en matière de raisonnement. Sa puissance de critique, — un défaut dans un raisonnement d'un prédécesseur ne lui échappe pas —, son acuité dans l'invention, son immense érudition sont évidentes. Il a innové aussi par un retour au *Mahābhāṣya*, une fidélité plus grande à la lettre du texte de Patañjali. Jamais un auteur n'a été l'objet d'une attention aussi perspicace à la lettre de son œuvre, ni d'autant de foi dans sa cohérence et sa perfection logiques. Nāgeśa, en effet, appuie son exégèse du *Mahābhāṣya* sur un postulat de la perfection logique de l'œuvre. On le voit souvent guidé dans son interprétation par le souci de faire ressortir une cohérence, ou de justifier ce qui apparaissait au premier abord comme une incohérence. On le voit interpréter par comparaison de divers passages du texte, alors que d'autres expliquaient par un recours à des idées étrangères à Patañjali. On le voit orienter ses vues métaphysiques en fonction de la lettre de rares passages du *Mahābhāṣya* où Patañjali laisse la technique grammaticale et fait une brève allusion à des concepts philosophiques. Par exemple, bien qu'il soit de façon générale *advaitin*, on le voit rejeter un dogme des plus universellement acceptés dans l'école issue de Śaṅkara, celui de l'*anirvacanīyatā* de la *māyā*. Ceci, parce que Patañjali parle une fois de l'illusion et la qualifie de *sadasat* « existant et non-existant à la fois », existant dans l'esprit et non-existant dans la réalité, alors que les *advaitin* affirment généralement qu'on ne peut pas dire de l'illusion qu'elle existe, puisqu'elle n'est pas dans la réalité, ni qu'elle n'existe pas, puisqu'elle est dans l'esprit. En tant qu'*advaitin* Nāgeśa accepte le dogme du caractère illusoire de l'univers, mais en tant qu'interprète du *Mahābhāṣya* il adapte la notion d'illusion à la lettre d'une affirmation de Patañjali.

Après Nāgeśa l'histoire du *vyākaraṇa* devient un peu l'étude de l'œuvre de Nāgeśa. Le principal objet d'étude est toujours le *Mahābhāṣya* de Patañjali, mais dans la ligne et sur le modèle magistralement fixés par Nāgeśa. On a quelquefois critiqué Nāgeśa. Tout critique attirait aussitôt une défense. L'œuvre de Nāgeśa reste l'objet principal d'étude. Bhāgavata Hari Śāstrī de l'école de Vizianagaram critiqua le *Sabdenduṣekhara* dans sa *Citrārabhā*. Tātā Subbarāya Śāstrī de la même école le défendit dans son *Guruprasāda*. Le *Paribhāṣenduṣekhara* a eu environ quarante commentaires en l'espace d'un siècle et demi.

Le principal disciple de Nāgeśa fut Vaidyanātha Pāyagunḍe peut-être d'origine mahratte aussi. Il aurait vécu à Kāśī une longue vie (1690-1780) et aurait enseigné la grammaire et autres *śāstra* à des disciples venus de toute l'Inde. Son œuvre est immense: des commentaires sur les ouvrages de Nāgeśa, peut-être un traité de *dharmaśāstra* célèbre, la *Bālaṃbhaṭṭī*, attribuée aussi à son épouse Lakṣmī ou à son fils Bālakṛṣṇa, etc.<sup>3</sup> Le Peśva de Pune envoya Nīlakaṇṭha Śāstrī Thatte à Kāśī pour étudier les *śāstra*. Au même moment allait à Kāśī Viṭṭhalopādhyāya. On ne sait si ces deux lettrés ont étudié auprès de Pāyagunḍe directement. Les traditions des écoles d'aujourd'hui diffèrent à leur sujet. On les fait tantôt disciples directs de Pāyagunḍe, tantôt disciples de Rāmacandra Bhaṭṭa Tāre qui, disciple direct de Pāyagunḍe, enseigna aussi à Benares. Ces deux maîtres sont à l'origine du développement du *vyākaraṇa* au Mahārāṣṭra. Le premier enseigna à Pune, le second à Paṃḍharpur.

Viṭṭhalopādhyāya est d'une famille originaire de Golavali dans le district de Ratnagiri dans le Konkana. Il fut le frère cadet de Kāśināthopādhyāya connu sous le nom de Bābā Padhye Golavalkar, auteur du *Dharmasindhu* composé en 1790 et qui est un des manuels de *dharmaśāstra* les plus répandus et utilisés actuellement. Cette famille est célèbre au Mahārāṣṭra, en particulier par son alliance avec le poète Moloropant. Viṭṭhalopādhyāya est l'auteur d'une *Laghucandrikā* sur l'*Advaitasiddhi* de Madhusūdana Sarasvatī. Il est connu comme le maître en logique de Kṛṣṇambhaṭṭa auteur de la *Kṛṣṇambhaṭṭī* sur les *Gādādharī* et *Jāgadiśī*, et comme le maître en grammaire de Kṛṣṇācārya<sup>4</sup>. Ceci indique l'étendue de ses facultés et le rôle important qu'il a dû jouer dans le centre religieux et intellectuel de Paṃḍharpur. Kṛṣṇācārya était de secte *mādhva*. Un brāhmane *mādhva* vint étudier auprès de lui depuis Śrīmuṣṇam au Tamilnāḍ. Ce fut Subbarāyācārya qui devait enseigner enusite à Tirupati et qui fut à l'origine de l'école florissante du Tamilnāḍ.

Nīlakaṇṭha Śāstrī Thatte (1750-1834 env.) est une figure importante par l'enseignement qu'il assura à Pune dans quatre *śāstra* différents, dont le *vyākaraṇa*, à la fin de sa longue vie, après qu'il eut quitté la

3. Voir P. V. KANE, *History of Dharmaśāstra*, vol. I, pp. 463-465.

4. Voir ANANTAKRṢṆA ŚĀSTRĪ, introduction à *Advaitasiddhi*, 2<sup>me</sup> édition, Nirnaya Sagar Press, Bombay, 1937, pp. 17, 18 et 20.

cour du Peśva sur son déclin. On raconte que sa salle de travail était divisée en quatre parties avec des livres et une lampe dans chaque; chaque partie était consacrée à un *śāstra* et il passait d'un côté à l'autre selon le *śāstra* sur lequel on le questionnait. Du début du dix-neuvième siècle date aussi une école d'état, l'ancêtre de l'actuel Deccan College, où les premiers professeurs furent des disciples de Thatte. Un jeune voyageur français, Charles d'Ochoa, qui parcourut le Mahārāṣṭra en 1843 et 1844, mais malheureusement mourut prématurément de dysenterie, entra en contact avec Mor Śāstrī Sāṭhe. Il mentionne dans ses papiers le nom et l'adresse à Puṇe de ce maître. Il a noté qu'il était disciple de Thatte et il ajoute que ce dernier était l'objet d'une grande vénération à Puṇe. Il s'agit sans doute du respect attaché à la mémoire du grand maître qui en 1844 était disparu depuis une dizaine d'années, mais qui vivait encore dans l'esprit de ses disciples. Nīlakaṇṭha Śāstrī Thatte envoya encore d'autres disciples dans d'autres villes du Mahārāṣṭra, et même plus loin, pour fonder des écoles sanskrites qui auront leurs grands maîtres et leur heure de gloire. A côté de Vāī, Nāsik, Dhār, Gwalior, Indore, Kāśī, nous mentionnerons particulièrement Sātārā où Rāghavendrācārya Gajendraḡaḡkar (✱ 1854) d'obédience *mādhva*, et Bhāskara Śāstrī Abhyankar (1785-1870), śankarien, enseignèrent conjointement.

Il n'y a pas eu de rivalité entre ces deux écoles de Sātārā, mais le respect des disciples pour leur maître respectif imposait une séparation. Celle-ci apparaît dans une anecdote. Ananta Śāstrī Peṃḡharkar n'avait pas fini ses études quand Rāghavendrācārya mourut en 1854. Il alla les achever chez Bhāskara Śāstrī Abhyankar. Mais les disciples et descendants de son premier maître lui firent promettre de ne jamais mentionner Bhāskara Śāstrī comme son maître. Kielhorn vint quelques années plus tard à Sātārā pour se faire expliquer le *Paribhāṣenduśekhara*. Ce fut Ananta Śāstrī Peṃḡharkar qui fut désigné par Bhāskara Śāstrī pour aider le savant étranger. Mais Kielhorn qui dans le préface de sa traduction du *Paribhāṣenduśekhara* en 1874 présente le maître qui l'a aidé, le donne comme disciple seulement de Rāghavendrācārya et omet Bhāskara Śāstrī dans son tableau de la descendance intellectuelle de Nāgeśa.

Une rivalité franche entre grammairiens śankariens et grammairiens *mādhva* apparaît dans une autre anecdote. Viṣṇu Śāstrī Bhaṭṭ avait écrit un commentaire sur le *Paribhāṣenduśekhara*, appelé *Viṣṇubhaṭṭī*. Gopālācārya Karhāḡkar en intercepta un manuscrit avant que l'ouvrage fût divulgué, en prépara promptement la critique qu'il répandit aussitôt sous le nom de *Duṣakaradodbhedinī* « l'arrachage des dents du délinquant ». Viṣṇu Bhaṭṭ dut répondre par une *Ciccandrikā* très développée et détaillée. Dans le *maṅgalaśloka* de sa critique le *mādhva* Gopālācārya avait qualifié son maître de « *māyāvādimahāṭaviparisaranmattebhapañcānāṭ*, lion pour les éléphants furieux qui hantent la grande forêt des tenants de l'Illusion, c'est-à-dire des *advaitin* ». Viṣṇu Bhaṭṭ répondit en disant . *dhvāntodbhūtaviruddhakalpanaparihāraikabaddhādarām...*

*grathnāmi ciccandrikām*, je compose la *Ciccandrikā* qui s'attache seulement à éliminer les idées fausses qui émanent de l'obscurité », *dhvānta* étant à double sens, signifiant l'obscurité de l'ignorance et « ce qui se termine par la syllabe *dhva* » c'est-à-dire le *mādhva*.

Le petit-fils de Bhāskara Śāstrī Abhyankar, Vāsudev Śāstrī Abhyankar (1863-1942) est une grande figure plus proche de nous. Il étudia auprès de Rāma Śāstrī Goḍbole disciple de son grand-père. Il enseigna au Collège Sanskrit de Puṇe. On lui doit un grand nombre d'ouvrages, un commentaire sur le *Paribhāṣenduśekhara*, le *Tattvādārśa* écrit à un très jeune âge, en 1886, et des commentaires sur le *Sarvadarśanasamgraha*, le *Siddhāntabindu*, le *Śrībhāṣya*, le *Mīmāṃsānyāyaprakāśa*. Son *Advaitāmōḍa* est célèbre. Il a traduit en marathi le *Samkarabhāṣya* et le *Mahābhāṣya* de Patañjali. Ceci indique l'étendue de ses connaissances et de ses intérêts.

Enfin nous voulons mentionner, afin de lui rendre hommage, Kāśīnātha Vāsudeva Abhyankar, un grand maître lui aussi, fils de Vāsudeva Śāstrī Abhyankar, le dernier représentant d'une grande dynastie de lettrés, qui vient de disparaître tragiquement le 1<sup>er</sup> décembre dernier. Le destin le plus injuste et cruel a en effet fait de lui ainsi que de quatre autres membres de sa famille, les victimes d'un meurtre, dans des circonstances horribles, dans un moment où, malgré son grand âge, il travaillait très activement et consacrait son érudition et sa fine intelligence à l'étude de l'accentuation et de la récitation védiques.

Né le 7 août 1890 à Sātārā, il reçut auprès de son père la formation traditionnelle en sanskrit et en *vyākaraṇa*. Il reçut aussi l'éducation de type occidental au Fergusson College et à l'Université. Il fut professeur de sanskrit et ardhmāgadhī au service du gouvernement de l'ancienne Presidency of Bombay, en fonction notamment au Gujarat College d'Ahmedabad jusqu'en 1945. Il continuait à diriger des thèses et évidemment poursuivait ses propres recherches. Il a réalisé de nombreuses éditions d'ouvrages sanskrits dans les *Bombay Sanskrit Series* et *Anandāśrama Sanskrit Series*. Son terrain d'élection était le *vyākaraṇa*. A la traduction en marathi du *Mahābhāṣya* due à son père il a joint un volume d'introduction contenant une histoire du *vyākaraṇa*. On lui doit un très précieux « Dictionary of Sanskrit Grammar », un *Paribhāṣasamgraha* où il réunit une douzaine de recueils de *paribhāṣā*. Il avait commencé une traduction anglaise du *Mahābhāṣya*. Ses derniers travaux portent sur le *padapāṭha* et les modes de récitation védique. Enfin par sa formation occidentale il avait fait beaucoup pour faire connaître à l'occident les valeurs traditionnelles de la culture des pandits qu'il possédait encore dans toute sa pureté. Il fut un des rares pandits qui sut lever le mur qui sépare habituellement les indianistes de type occidental des pandits orthodoxes indiens. Il a été lui-même au vingtième siècle un exemple de ce qu'était un maître d'autrefois. Il a montré et présenté ce type de brāhmane avec vérité. Il a recueilli un précieux



héritage qu'il a contribué à faire connaître sans rien lui enlever de son authenticité.

Car l'apport le plus important des maîtres de cette école moderne du Mahārāṣṭra est peut-être le fait qu'ils ont préservé jusqu'à nos jours un personnage du lettré sanskrit, sa culture et en particulier cet art de raisonner sur les textes dont nous avons parlé. Il est un point particulier à considérer. Une œuvre comme celle de Nāgeśa est difficile à cause de sa concision. Une forme plus détaillée, plus développée la rend évidemment claire et en facilite l'accès. Nous trouvons aujourd'hui cette forme développée dans le commentaire oral que font les pandits qui se rattachent à la lignée de Nāgeśa. Étant donnée leur formation, étant donnée la continuité de la transmission de la connaissance de maître à disciple, depuis Nāgeśa jusqu'à nos jours, il est probable que ce commentaire oral reflète l'explication des proches successeurs de Nāgeśa, reflète peut-être quelque chose de sa parole. Le commentaire oral que des pandits peuvent encore faire aujourd'hui sur le *Mahābhāṣya*, sur les ouvrages de Bhaṭṭoji Dīkṣita et de Nāgeśa, est un document qui mérite d'être recueilli et que l'on doit examiner avec soin.